

Trésor littéraire cistercien

GUERRIC D'IGNY, *SUR LA PSALMODIE* (B)
Mes amis écoutent, fais-moi entendre ta voix

Dans le cadre des *Trésors littéraires cisterciens*, nous avons déjà lu la première moitié du *Sermon sur la psalmodie*¹. Nous nous centrerons maintenant sur la partie finale du texte, elle revêt à mes yeux une grande importance. Il s'agit là de la conclusion non seulement du sermon mais aussi de l'œuvre entière : à ce titre, ces lignes méritent une attention toute spéciale. Elles jettent une lumière étonnante à la fois sur Gueric en tant qu'écrivain et sur la vie monastique telle qu'il la perçoit en sa profondeur existentielle.

Avant d'en venir au paragraphe qui nous intéresse, je recopie le tout début du sermon, de manière que nous puissions bien percevoir la cohérence de l'ensemble.

*
* *

Ouverture

1.1 Dans l'assemblée des compagnons et des amis de l'Époux, c'est-à-dire dans l'Église des saints, de qui donc convient-il que l'on entende la voix ? L'Époux en personne nous le signifie, lorsqu'il s'adresse à l'Épouse par ces mots : **Ô toi qui habites dans les jardins, mes amis écoutent, fais-moi entendre ta voix** (Ct 8,13). [...]

Diverses manières de faire entendre sa voix

5.1 [...] Il est deux manières de comprendre cette parole de l'Époux : **Ô toi qui habites dans les jardins, mes amis écoutent, fais-moi**

¹ *Collectanea Cisterciensia* 69 (2007), p. 176-181.

entendre ta voix. Il s'agit soit d'une invitation à psalmodier ou à prier, qu'il adresse à celui qui l'aime ardemment, soit d'une exhortation à parler, qu'il adresse à un saint prédicateur. Et pour se faire plus persuasif, l'Époux rappelle que ses *amis écoutent* : ces amis, ce sont ou bien les anges, qui écoutent celui qui prie ou psalmodie, ou bien les fidèles, qui écoutent celui qui prêche.

L'Époux et ses amis – les anges – écoutent : chante donc !

5.2 Ceci nous montre en premier lieu avec quelle discipline du cœur et du corps nous devons psalmodier ou prier en présence des anges². Autrement, ils partiront les mains vides et nous laisseront les mains vides, alors qu'ils étaient venus pour emporter nos louanges et nous apporter des dons ; pire même, ils pourraient repartir en ennemis après être venus en amis. Et surtout, il y a l'Époux lui-même, qui se tient à la porte et qui frappe (Ap 3, 20) : si nul vrai empressement ne lui répond de l'intérieur et ne lui ouvre, il se retirera et fera entendre cette plainte : *J'ai prêté l'oreille et j'ai écouté, personne ne prononce une bonne parole* (Jr 8, 6). [...]

L'Époux et ses amis – les frères – écoutent : parle donc !

5.3 Mais si cette exhortation s'adresse à un prédicateur, l'Époux l'encourage à parler en l'assurant de la bienveillance et de l'attention de ses auditeurs. Ce ne sont ni des incrédules prêts à contredire ou à contester, ni des envieux qui dénigrent ou ricanent, ni des tièdes qui sommeillent ou bâillent, mais des *amis qui écoutent* avec attention : leur amour et leur conduite obtiendront le don de parole et l'inspiration à celui qui leur présente l'Évangile.

Sois un ami de l'Époux : écoute-le donc !

5.4 Et il dit très justement que les **amis écoutent**. C'est en effet comme la caractéristique de l'ami d'écouter avec ferveur la voix de l'Époux. Comme Jean le dit, *l'ami de l'Époux*, c'est celui qui *se tient là*, attentif, sans laisser vagabonder son esprit, ni s'assoupir dans le sommeil ; *il écoute et il exulte de joie à la voix de l'Époux* (Jn 3, 29), cet Époux qu'il reconnaît même dans les serviteurs de l'Époux.

² Allusion au verset 1 du psaume 137, repris par Benoît au ch. 19 de sa Règle, chapitre qui traite précisément de la tenue durant la psalmodie. Dans l'imaginaire de l'époque, l'échelle de Jacob était très présente : elle se dressait entre le ciel et la terre et les anges ne cessaient de la monter et descendre, jouant ainsi le rôle de ce qu'on pourrait appeler les messageries express assurant l'aller-retour entre le monde céleste et le monde terrestre. Cette fonction angélique exprime la dimension de communication incessante entre le ciel et la terre.

Montrons-nous donc, nous aussi, ses amis, de manière que lorsque la voix de l'Époux se fera entendre par la bouche de celui qui parle, ou qui lit, ou qui chante, nous nous tenions là, attentifs à l'écouter, afin qu'il donne à *nos oreilles joie et allégresse* (Ps 50, 10) ; et qu'il nous accorde non seulement d'accueillir *la parole avec joie*, mais aussi de porter *du fruit avec endurance* (Lc 8, 13.15).

*
* *

La parole construit la communauté

Selon sa méthode habituelle, Guerric annonce dès les premières lignes (§ 1.1) le thème et la trame du sermon, qui commente un verset du Cantique des cantiques. Nous apprenons ainsi qu'il sera question de la communauté ecclésiale et de la circulation en son sein de la parole : qui est invité à y donner la parole ? et qui se tient en auditeur pour accueillir cette parole ? D'emblée, grâce à la référence au Cantique des cantiques, nous sommes plongés en un contexte d'amour, d'amitié et de service mutuel : il y est question des relations entre l'Époux et l'Épouse, et avec leurs proches, amis et serviteurs.

En son commentaire, Guerric précise longuement ce que sont « les jardins » et quels en sont les habitants. Avant d'en venir au § 5, à expliciter la suite du verset. Qui sont ces « amis » ? Ce sont tour à tour les anges qui *écoutent* la prière des moines (5.2), les frères de la communauté qui *écoutent* la parole de l'abbé (5.3), tout ami de l'Époux qui *écoute* l'un de ses messagers (5.4). Et qui est invité à « faire entendre sa voix » ? Tout moine qui exprime son amour en sa prière ou son chant en présence des anges (5.2), ou bien l'abbé prêchant devant ses frères (5.3) ou encore quiconque dans l'assemblée transmet la parole de l'Époux, par sa propre voix, en son acte de lecture, de chant ou de prédication.

L'Église apparaît ainsi comme un milieu d'écoute, de parole et de chant, où se vit une communion habitée par un désir réciproque de relation ; et cela non seulement entre le ciel (le monde de Dieu, le Christ, les anges) et la terre (les hommes), mais aussi entre les humains : les communications entre nous sont porteuses d'une autre dimension, elles sont sacramentelles ; en elles c'est le Christ que l'on écoute, c'est à lui que l'on s'adresse. Ainsi, nous chantons, parce que, à travers ses amis (anges ou frères) qui écoutent, c'est l'Époux en personne qui désire entendre notre voix. Et nous parlons (nous

proclamons la Parole, nous donnons notre propre parole), parce que les frères discernent en notre voix celle de l'Époux, lui qu'ils désirent entendre. Et si nous écoutons avec bienveillance, et même avec amitié, le frère qui parle, lit ou chante, c'est qu'à travers chaque serviteur de l'Époux, nous croyons que c'est l'Époux lui-même qui nous parle.

À plusieurs reprises dans son œuvre, Guerric nous chante la beauté du silence. Par exemple en cet aveu si personnel : « Je voudrais passer au moins autant de temps à m'instruire en silence à l'école du Verbe, que le Verbe lui-même en a passé à vivre en silence sous l'éducation de sa mère³. » Mais en ce sermon sur la psalmodie, c'est la parole que le père abbé d'Igny valorise. Mesurons bien l'originalité du propos, à mille lieues d'une certaine idéologie du silence monastique. Aux yeux du théologien Guerric, la communauté monastique trouve son fondement et son unité sur la parole qui circule entre Dieu et nous, et entre les membres de la communauté. L'Époux, qui en sa personne est la Parole de Dieu, s'adresse à chacun et le presse avec insistance : Parle, ose ta propre parole, ton propre chant. Ta voix est unique, elle est belle, je désire l'entendre encore, fais-moi donc entendre ta voix.

La communauté ecclésiale (chaque monastère est une *ecclesiola*, une Église en petit) attend, désire, exige même, pour sa propre vitalité, la voix personnelle de chacun, que ce soit la parole du père abbé au chapitre, ou celle d'un frère dans la proclamation d'une lecture ou dans le chant commun. Dans les voix humaines, avec leur accent et leur timbre propres, notre foi nous amène à reconnaître la voix de l'Époux, qui s'adresse à chacun et attend de lui une réponse. Nous oserons donc notre voix singulière dans le chant, dans la proclamation de l'Écriture, dans le partage, conscients qu'elle contribue à la construction du corps de la communauté. Et en la voix de nos frères, nous reconnaitrons la voix de notre Bien-aimé, à notre plus grande joie.

Une vie en psalmodie

Le sermon « sur la psalmodie » jouit d'un statut très particulier dans l'œuvre de Guerric, du fait de sa position – il vient clôturer la série des cinquante-quatre sermons – mais surtout de son « anonymat » : il ne se réclame d'aucune fête, ni d'aucune circonstance liturgique précise. Comment interpréter cette anomalie ? On a suggéré

³ Sermon 5 pour la Nativité, fin du § 2.

que ce sermon serait une *excusatio*⁴, une sorte d'apologie de l'auteur, s'efforçant de justifier sa propre prise de parole dans l'espace ecclésial. S'il parle devant la communauté de ses frères, c'est en réponse au désir de Dieu qui l'invite avec insistance à lui faire entendre sa voix. De fait cette dimension est présente dans le § 5 et elle y vient bien à sa place, en conclusion à la fois du sermon et du recueil entier. J'y reviendrai plus loin.

Quoi qu'il en soit, même s'il n'est lié à aucun moment liturgique particulier, ce sermon se révèle pourtant liturgique par excès. Il traite de la célébration liturgique en tant que telle, de ce « lieu » que la vie monastique tout entière nous donne d'habiter « en la présence des anges et de Dieu » (§ 5.2). Il dessine devant nos yeux le monde relationnel de parole et d'écoute que constitue « l'Église des saints » (§ 1.1), fondée sur l'amitié commune de tous pour le Bien-aimé. Cette assemblée, structurée par l'écoute et le chant, célèbre la présence du Seigneur et s'enrichit de chaque « voix » ; en elle vit le désir partagé par tous de reconnaissance mutuelle, dans le respect de la parole unique de chaque personne. Tous les membres s'y trouvent au service de la croissance en liberté de chacun : *Fais-moi entendre ta voix !*

Ainsi m'a-t-il été donné de mieux me comprendre, moi et ma vie cistercienne, par la grâce de ce texte structurant. La « psalmodie » y est une *synecdoque* de la vie monastique, elle évoque la partie pour le tout : c'est toute la vie qui est structurée de manière « antiphonique », selon la pratique antiphonique de la psalmodie, où dans l'alternance des versets un chœur ne cesse de « répondre » à l'autre chœur et d'en attendre « réponse » à son tour : *Fais-moi entendre ta voix*. À la lumière de ce texte, la vie monastique se manifeste en sa dimension « responsoriale », elle apparaît comme un réseau d'écoute et de parole, un tissu de paroles échangées dans un entretien et un entrecroisement sans fin.

Lorsque notre frère Guerric nous invite à vivre *en psalmodie* – à nous engager (de toute notre *devotio*, de tout notre *dévouement*) dans la psalmodie – c'est tout aussi bien une invitation à vivre toute notre existence *en liturgie*. On pourrait dire aussi à la *vivre en poésie*. Car vivre en poésie, c'est « essayer de vivre le concret dans sa vraie dimension, c'est vivre le quotidien dans ce qu'on peut appeler – peut-être – l'épopée du réel [...], vivre tout événement quotidien

⁴ Cf. Jacques DELESALLE, « L'attente du Sauveur... est joie », *Collectanea Cisterciensia* 69 (2007), p. 28-40.

dans les coordonnées de l'éternité. Vivre en poésie, c'est vivre le chant et porter le niveau de la vie quotidienne à un niveau supérieur⁵. »

Guerric et son désir d'écrivain

Traditionnellement, après les lectures plus « objectives » (qui entendent le texte en ses dimensions d'intelligence de foi et de conduite de vie) vient la lecture dite anagogique, plus « subjective », née de l'expérience, fruit du cheminement imprévisible de la parole dans la prière personnelle : que me dit à moi aujourd'hui cette parole, comment me rejoint-elle, quelle est sa fécondité en moi ? Examinons donc Guerric : comment entendait-il dans la chambre secrète de sa prière la parole du Cantique : « *Mes amis écoutent, fais-moi entendre ta voix* » ? Il me semble pouvoir répondre que ce verset venait à point pour justifier son propre désir d'orateur et d'écrivain. Ce qui l'animait au plus intime (communiquer, parler, écrire) se voyait rencontré et appuyé par le désir de l'Époux divin (*fais-moi entendre ta voix*) et par le désir et l'attente des amis de l'Époux (*ils t'écoutent*).

Le *Grand Exorde*, dans un récit plein de charme, témoigne des scrupules de Guerric au moment de quitter ce monde. Avait-il bien fait d'écrire ? Était-ce vraiment la volonté de Dieu ? Ou présomption de sa part ? Ne s'était-il pas montré désobéissant en écoutant son propre désir et en écrivant le recueil de ses sermons ? Nous verrons comment le récit rencontre ces questions et leur donne une réponse.

Les sermons merveilleusement lumineux, pleins de finesse et authentiquement spirituels qu'il fit au chapitre lors des principales solennités et qui furent recueillis par le chantre de son monastère, manifestent clairement la perfection et la richesse de son enseignement. [...]

Guerric, ce fidèle serviteur du Seigneur, avait donc distribué à ses compagnons, avec une scrupuleuse exactitude, les biens que son maître lui avait confiés. Lorsqu'il fut comblé de jours et de vertus, et que le moment fut venu pour lui de passer de ce monde au Père, il se mit à scruter minutieusement tous les recoins de sa conscience [...]. Il se souvint alors d'un recueil de sermons qu'il avait composé ; en même temps, lui revint en mémoire une ordonnance rendue par les pères de l'Ordre, interdisant d'écrire des livres sans l'autorisation du Chapitre général. Il appela les frères et leur dit avec de profonds soupirs : « Mes frères, voilà qu'en m'efforçant d'aider vos progrès, et pour satisfaire vos désirs, je suis tombé dans

⁵ GUILLEVIC, *Vivre en poésie, Entretien*, 1980.

une faute de désobéissance [...]. J'ai eu la témérité de composer sans la permission du Chapitre général le volume de sermons, que sur votre demande j'ai dicté. Apportez-le et brûlez-le au plus vite afin que je ne sois pas livré pour ce péché aux flammes vengeresses de la géhenne. » Mais Dieu permit que ce livre eût déjà été copié dans d'autres cahiers. Ainsi la Providence en disposa d'une manière plus profitable pour nous, et ne voulut pas que la sainte Église, et surtout l'Ordre cistercien, fussent privés du bienfait d'un tel enseignement⁶.

Aux scrupules et résistances de l'abbé, le récit oppose le désir de Dieu (qui a permis que les textes soient sauvés) et le désir des frères (pour qui ces sermons s'avèrent utiles et bienfaisants). Nous entendons mieux alors ce qui est en jeu dans le § 5 du *Sermon sur la psalmodie*. Guerric avait besoin d'entendre de la part de Dieu et de ses frères l'invitation *Fais-moi entendre ta voix*.

Le conflit intérieur vécu ici personnellement par Guerric rejoint celui de beaucoup d'autres et dans une certaine mesure celui de chacun. Nous nous sentons proches de ce moine du 12^e siècle, nous devinons en lui une même fragilité qu'en nous, une même difficulté à parler. Qui de nous ne reprend parfois à son propre compte les mots de Jérémie : « Ah ! je ne sais pas parler, je ne suis qu'un enfant. » Lorsque nous manquons de confiance, lorsque nous n'aimons pas notre voix et n'osons la faire entendre, comme il nous est bon, comme il nous est vivifiant d'entendre de la bouche de notre Bien-aimé : *Fais-moi entendre ta voix ! C'est mon attente, c'est ma volonté aimante : parle, ose ta voix*. Et c'est aussi l'attente de tes frères, qui sont mes amis : parle, sois-leur *utile* par ta voix, il y va de leur bien, de leur croissance. Ils sont tout oreille, ils sont non seulement bienveillants, mais demandeurs.

Ainsi le § 5 apporte comme en signature la justification de l'œuvre publiée de Guerric. C'est à la demande de Dieu et à l'attente de mes frères que j'obéis. Tout est ordonné à leur service, à la croissance du Christ en eux. Moi, je ne suis que l'ami de l'Époux, et je trouve ma joie à m'effacer pour le laisser passer devant moi, pour qu'il grandisse. Dès que ma mission est accomplie, tout heureux je me retire.

Les lecteurs de Guerric que nous sommes aujourd'hui lui savent gré de son travail d'écrivain. Leur reconnaissance envers lui pourrait s'exprimer par les mots de Charles Juliet, ce grand lecteur contemporain :

⁶ *Le Grand Exorde de Cîteaux ou Récit des débuts de l'Ordre cistercien*, III, 9.

Un livre est un diffuseur de vie. Il m'offre ce bonheur incomparable de pénétrer dans un univers différent du mien, de devenir l'intime d'un inconnu, d'accéder à une autre façon de percevoir le monde, de goûter aux êtres et à la vie. [...]

Écrivains morts ou vivants, vous qui m'avez aidé à me construire, qui m'avez réconforté, épaulé, nourri, qui m'incitez à creuser davantage, je pense à vous avec ferveur, tendresse, reconnaissance. Pauvre et désolée aurait été ma vie si vous ne l'aviez généreusement fécondée⁷.

Guerric, mon frère, tu m'as aidé à me construire, tu m'as épaulé, nourri, encouragé. Je pense à toi avec ferveur, tendresse, reconnaissance. Ton œuvre, fruit de ta vie, m'a offert ce bonheur de devenir ton intime, d'accéder à ta manière de goûter aux êtres et à la vie. Par tes mots, tu m'as donné et tu me donnes vie.

Abbaye N.D. d'Orval

Bernard-Joseph SAMAIN, ocs

B – 6823 VILLERS-DEVANT-ORVAL

⁷ Charles JULIET, *Lumières d'automne. Journal VI*, 2010, p. 87.